

PROLOGUE

Voici comment ça s'est passé. J'ai décidé de l'écrire pour que tout le monde puisse comprendre ce que j'ai subi. Certains détails m'échappent, l'apparence exacte de certaines personnes ou leurs discours précis... Mais je crois être aussi proche de la vérité que possible.

George Fleet

CHAPITRE 1

(PRESQUE UN AN AVANT) : PREMIÈRE PARTIE DU TÉMOIGNAGE DE GEORGE FLEET

Je suis quelqu'un de franc. Je ne mens jamais, sauf si la situation l'exige. Je vais donc vous raconter toute cette histoire depuis le début, telle que je l'ai vécue.

Pour commencer, rien de tout ça ne serait arrivé si je n'avais pas loupé mon bus.

Ce jour-là, après une course désespérée, j'ai pu atteindre l'arrêt du numéro 6... juste à temps pour le voir disparaître au coin de la rue. En montant dans le bus suivant, j'ai repéré un groupe de types louches. Donc, j'ai préféré prendre l'escalier pour passer directement à l'étage. Puis je me suis assis au fond, à droite, parce qu'à l'avant, ça puait la bière. Quelques canettes vides roulaient entre les sièges. En y repensant, après tout ce qui s'est passé, c'est curieux que je me souviennne de détails aussi insignifiants.

Le bus s'est arrêté pour embarquer quelques passagers près du monument aux morts. Je venais de consulter

les derniers résultats du championnat de foot sur mon Smartphone. J'allais envoyer un message à Louis (qui est resté mon meilleur ami) quand quelque chose a attiré mon attention : une lueur rougeâtre sur l'une des fenêtres d'un appartement. J'ai d'abord cru que c'était un reflet de l'aurore, avant de comprendre que c'étaient des flammes. J'ai alors regardé plus attentivement la façade. De la fumée s'échappait de l'avant-toit. J'ai pensé à voix haute : « Il y a un incendie. » Ensuite, je l'ai hurlé. Les autres passagers ont regardé ailleurs. Ils devaient penser que j'étais fou. Ils n'ont même pas pris la peine de jeter un coup d'œil, pour vérifier. Les gens ne voient pas le danger, même s'il est juste devant leur nez.

Tandis que j'observais l'appartement, les rideaux d'une fenêtre se sont soulevés et une main s'est plaquée contre la vitre.

Par la suite, en m'écoutant sur l'enregistrement des services d'urgence, j'ai été surpris par ma voix. Elle était si calme ! Elle avait toujours ce timbre grave qui me déplait tant, mais, globalement, elle dégageait une impression de tranquillité, de maîtrise de soi. Je ne me souviens même pas avoir composé le numéro, et encore moins avoir réclamé une ambulance et « au moins trois camions de pompiers ».

Depuis, on m'a souvent dit que c'était incroyable d'avoir réclamé ça... Mais ce n'était rien par rapport à ce que j'ai *fait ensuite*. J'imaginai trois camions de pompiers bloquant la route. Tout le monde a ri en apprenant ce que je bafouillais en bousculant les autres passagers pour descendre l'escalier du bus :

— Excusez-moi, mais cet immeuble prend feu. Pardon...

Je n'ai même pas *décidé* d'aider. C'est venu tout seul, comme si je glissais d'une corde, sans pouvoir m'arrêter.

Plusieurs articles de journaux ont mentionné que j'avais laissé mon sac à dos au conducteur, avant de demander à un homme âgé d'arrêter la circulation. Je crois que si j'ai laissé mon sac derrière moi, c'est que j'avais déjà inconsciemment pris la décision d'entrer dans l'immeuble. Mais je n'y pensais pas sur le coup. J'étais attiré par cet appartement comme une pièce par un aimant, voilà tout.

Je hurlai :

— Au feu ! Il y a un incendie là-haut !

Pendant que je martelais la porte de l'immeuble, un homme m'a crié dessus :

— Hé ! Ça ne va pas la tête ?

Tout en pointant du doigt la fenêtre, je lui répondis le plus sereinement possible :

— Il y a un incendie. Et quelqu'un est coincé à l'étage. Je ne paniquais toujours pas.

J'extériorisais, j'avais l'impression d'être un acteur, indestructible, comme le héros d'un film.

Brusquement, tout s'est enchaîné. Les gens ont enfin compris qu'il se passait quelque chose de grave. Un grand type, dont l'imposante musculature saillait sous un tee-shirt blanc, arriva *pile* au bon moment. En deux coups d'épaule, il eut raison de la porte, qui s'ouvrit dans un craquement. Des volutes de fumée jaillirent,

tels des doigts à la recherche d'une issue. Désolé pour cette espèce de métaphore, je sais bien que je n'écris pas une dissertation... Mais c'est vraiment ce que j'ai ressenti sur le coup. Des doigts... Sortis tout droit d'un film d'horreur.

Derrière nous, des gens criaient :

— Ouvrez la fenêtre ! Cassez la vitre et sautez !

Tout le monde se demandait pourquoi la personne piégée à l'étage n'ouvrait pas la fenêtre. En fait, la peinture recouvrant son cadre bloquait l'ouverture.

Quelqu'un hurla :

— C'est une femme ! Elle a un enfant !

Ces mots s'imprimèrent directement dans mon cerveau. Une pluie d'éclats de verre tomba sur nous. Un cri strident, désespéré, retentit avant d'être interrompu par une quinte de toux. Cela me fit le même effet qu'un crissement d'ongles sur un tableau.

Le grand type au tee-shirt blanc se rua dans l'immeuble.

Je le suivis. Je m'étais déjà imaginé dans des situations héroïques, par exemple en train de me battre dans un duel à l'épée ou au sabre laser (j'ai honte, quand j'y repense), de piloter un avion au-dessus d'un champ de bataille, ou de défendre quelqu'un en tenant tête à une bande de brutes (et dire que je venais de faire tout mon possible pour éviter ces types dans le bus... Tu parles d'un héros !). Mais je n'avais jamais pensé me retrouver dans une telle situation.

Pourquoi suis-je entré ? Parce que j'aurais eu honte de ne rien faire, parce que j'ai réagi d'instinct, parce que j'ai entendu « Elle a un enfant ». Je n'ai pas pensé

que j'étais moi-même un enfant. J'avais quinze ans à l'époque. Bon, j'en ai seulement seize aujourd'hui, mais il m'est arrivé tellement de choses entre-temps que j'ai l'impression que tout cela remonte à *bien plus* d'un an.

Derrière moi, quelqu'un s'est écrié :

— Non, mais reste là, enfin ! C'est trop dangereux !

Quand je suis entré dans l'appartement, j'ai vu que le grand type tentait de faire sortir une jeune femme paniquée, qui lui résistait du mieux qu'elle pouvait, tout en serrant son bébé. Elle voulait absolument rester près de la petite fenêtre qu'elle avait réussi à briser, seule source d'air frais dans la pièce.

J'entendis crier depuis la rue :

— Sautez ! On peut vous rattraper !

De nombreuses personnes s'étaient regroupées, prêtes à amortir la moindre chute. Ils ne comprenaient pas qu'on ne pouvait pas passer par la fenêtre. Simple problème de point de vue.

La chaleur était insupportable, on se serait cru dans un four. Des flammes grignotaient un canapé et léchaient les murs. Mais le danger mortel, c'était la fumée.

Je ne pouvais pas m'approcher de la fenêtre. La fumée m'entourait, j'ai retenu ma respiration.

Le véritable héros, c'était le grand type. Il a brisé le reste du verre pour dégager la fenêtre, puis s'est emparé du bébé. Entre deux quintes de toux, la jeune femme hurlait :

— Non ! Ne le jetez pas par la fenêtre ! Ça le tuerait !

Elle luttait pour s'interposer entre le type et la fenêtre. Visiblement à bout, elle gémissait :

— Rendez-le-moi...

C'est là que j'ai récupéré le bébé. Il était plus lourd que ce que je croyais. Il ne bougeait pas. Je suis sorti en courant, le bébé plaqué contre moi. Je retenais ma respiration et courbais le dos pour éviter les nuages de fumée les plus délétères. J'entendais la jeune femme se battre contre le grand type, derrière moi. La panique et les émanations toxiques la rendaient hystérique.

C'est l'eau qui m'a sauvé. Pas celle des tuyaux d'incendie (les pompiers sont arrivés six ou sept minutes plus tard), mais celle des piscines ou de la mer, où j'ai nagé pendant une grande partie de mon enfance. En participant à de nombreuses compétitions d'apnée, en plongeant depuis des jetées et des rochers, je me suis forgé un souffle à toute épreuve. J'ai pu sortir sans inhaler le moindre gaz empoisonné.

C'est ainsi que je devins un héros. Le journal local a titré « Saint George à la rescousse ». Mon nom a été détourné dans d'autres jeux de mots similaires un peu partout dans la presse nationale. Je suis passé à la télé. J'avais sauvé la vie d'un bébé. Le grand type avait sauvé à la fois la mère et le bébé, mais c'est moi qu'on a mis en tête d'affiche.

On m'a collé une sacrée responsabilité. Pourtant, ce n'était qu'une suite de hasards heureux : le bus s'est arrêté devant l'immeuble, j'ai regardé par la fenêtre au bon moment, un type costaud s'est ramené juste quand il le fallait. Mais ce qui, sur le moment, s'apparentait à de la chance, n'était que la première étape d'une autre succession d'événements, bien plus horribles. En y

SURVIVOR

repensant, je me dis que ma vie serait peut-être meilleure aujourd'hui si je n'avais pas sauvé ce bébé.

[Ici se termine la première partie du témoignage de George Fleet.]

L'AUTRE CHAPITRE 1

(RACONTÉ UNE HEURE AVANT) : LUI

La ferme ! Maintenant, c'est MOI qui parle. Je te conseille d'écouter attentivement, ça ne te fera pas de mal.

Il ne reste que toi et moi. C'est **LA FIN** de cette histoire.

Tu as déjà deviné que ça ne sera pas une fin heureuse. Non, non... Pas **POUR TOI** en tout cas.

Parce que tu ne mérites que le malheur.

Et ils vécutent tous malheureux pour toujours. Parce qu'ils le **MÉRITAIENT**.

FIN

On pourra dire que je me suis donné à fond, hein ?

Hein ?

Plusieurs sont

MORTS.

Ils le **méritaient**.

Crétins.

Crétins inutiles.

Surtout inutiles. Surtout crétins. Enfin, l'un ou l'autre.
Et tout ça, c'est de ta faute.

C'EST L'HEURE DE RENDRE LA JUSTICE.

DING DONG !

LA JUSTICE ARRIVE !

Mmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmmm.

J'ai toujours su que c'était quelqu'un de mauvais : c'est ce que tu dois te dire. Je peux le lire sur ta belle gueule...
Ta belle gueule de gros naze !

Tu plaisantes ? Tu ne me connais pas. Tu ne sais rien.

Tu ne sais pas QUI je suis, CE QUE je suis ou ce que j'ai FAIT.

Tu ne comprends pas, parce que tu es tellement fier de ta vie, à péter plus haut que ton cul, que tu ne prends même pas la peine de t'intéresser aux autres. Et surtout pas à moi.

Mais maintenant, tu sais que c'était *moi*.

Eh ouais ! C'était **MOI** !

Oh, je suis désolé ! J'en pleure. Pitié, aidez-moi.

Non, je ne suis pas désolé. Ils le méritaient.

De toute façon, es-tu si différent de moi ?

C'est pour ça que je déteste les gens comme toi. Tu fais tout ce que tu peux pour toi, tu tuerais pour ta famille, c'est-à-dire pour TOI. Tout tourne autour de **toi**.

C'est toujours chacun pour soi.

Nous sommes tous des animaux. Je suis simplement plus libre. Je suis l'animal qui rugit où il veut et tue quand il veut. Le ROI de la jungle.

Qui n'aime pas gagner ? Et tuer... C'est la victoire ultime. Personne ne s'en prend au lion parce qu'il tue. C'est le LION. Même le joli petit rouge-gorge que l'on voit parfois sur les cartes de vœux pour Noël, eh bien, il tue des vers de

terre. On devrait écrire ça au dos des cartes : CET ANIMAL EST UN TUEUR.

Tu crois que je suis *méchant*. Mais c'est FAUX. *Méchant, gentil*, ça n'a aucun sens. La vérité, c'est que toi et moi sommes simplement différents. Je suis plus libre (j'adore ce mot : libre, libre, LIBRE). Je suis plus libre que toi.

Tiens, puisqu'on a le temps, je vais te raconter l'histoire de la première personne que j'ai liquidée. *Tu es bien installé ?*

Évidemment, je l'ai fait pour la JUSTICE. *Il était une fois* un garçon qui venait d'arriver dans ma classe. Il était coiffé comme toi. Mais ce n'est qu'une coïncidence.

Enfin bref, tu me distrais. Tu ne devrais pas faire ça. Si tu recommences, je te frappe.

Au commencement, il y avait un garçon. Il s'est incrusté dans ma classe, en souriant, en frimant et en pompant mon énergie. C'était une sangsue, il se nourrissait de nous pour s'amuser et forcer les autres à s'amuser. Alors qu'avant lui, c'était moi le comique de service. J'ai donc rendu la JUSTICE.

Tu veux savoir comment j'ai fait ?

Simple comme bonjour.

Madame Rogers, madame Rogers (c'est ma voix de petit ange innocent). *Il courait, madame Rogers... Vers la route, madame Rogers...*

Et nous voilà débarrassés de lui. Bye, bye, espèce de sale parasite.

Je le détestais.

Mais il y a quelqu'un d'autre que je déteste encore plus. GEORGE. GEORGE FLEET.

SURVIVOR

Je me souviens du moment où j'ai vu GEORGE pour la première fois, à l'aéroport. Pitoyable.

Je vais arrêter là pour le moment, pour te laisser le temps de réfléchir à tout ça. Je suis un peu fatigué, d'un coup. Tu m'épuises. Mais *je n'ai pas fini*.

JE REVIENDRAI.

Et arrête de me regarder avec cet air-là. JE N'AIME PAS ÇA.

TÉMOIGNAGE N°1

LOUIS

Je m'appelle Louis, je suis le meilleur ami de George. On m'a demandé de parler de lui.

Pour commencer, que les choses soient claires : j'ai toute confiance en George. C'est mon pote. Tout le monde sait que George est un type sympa, formidable. Il était doué au foot, mais aussi en natation... Surtout en natation, en fait. Il était sûrement le meilleur nageur du coin ; un vrai poisson.

Le truc, c'est qu'il était souvent vu comme un gars cool, loin du stéréotype de premier de la classe... Pourtant il savait se faire bien voir par les profs, parce qu'il était intelligent, mais surtout, parce qu'il ne faisait rien de mal. Jamais. Je ne sais pas comment il s'est retrouvé embarqué dans toute cette histoire, mais il est comme un frère pour moi. Il a, et aura toujours, toute ma confiance.

Alors, pour cette histoire d'incendie... C'était impressionnant, oui. Je parie que vous n'auriez jamais osé vous lancer dans cet immeuble, n'est-ce pas ? Moi, je ne l'aurais pas fait. Mais

lui, il a osé. Il est comme ça, mon pote George. Il ne se pose pas de questions, il fonce et il sauve la vie d'un bébé. Et après ça, il reste modeste : « Non, mais je n'y ai pas pensé, c'est arrivé tout seul. » Si j'avais été à sa place, j'aurais abusé de ma popularité pour draguer un max' de filles, en me la pétant partout. Mais lui, il est resté le même, ce bon vieux George : marrant, sympa, un type extra. Je vous parie un million d'euros qu'il est innocent. Dix millions, même. Contrairement à vous, moi, je le connais.

(Ai-je besoin de rajouter quoi que ce soit ?)